

DONNÉES IMPLICITES DANS LA CONSTRUCTION DES MODÈLES MIGRATOIRES ALPINS À L'ÉPOQUE MODERNE

Laurence Fontaine

Zusammenfassung

Implizite Prämissen bei der Konstruktion von alpinen Migrationsmodellen der Neuzeit

Der Beitrag bemüht sich um das Verständnis der wichtigsten in der Migrationsforschung verwendeten Konzepte und um die Aufdeckung ihrer impliziten Theorien, welche die Analyse von Migrationsbewegungen stark beeinflusst haben. Pull- und Push-Faktoren, die Raumdynamik von Fernand Braudel, die Theorie der Ketten, usw. – alle diese Modelle haben bestimmte gemeinsame Merkmalen, von ihrer dichotomischen Terminologie einmal abgesehen. Zu den näher betrachteten Gemeinsamkeiten gehört der Umstand, dass sie den sozialen Körper atomisieren und ökonomische Modelle produzieren, die vom politischen Kontext und von den Strukturen der Sozialbeziehungen losgelöst sind. Dann wird hervorgehoben, dass sie unüberprüfte Raumvorstellungen mit sich bringen, die Rolle des Staates und der Institutionen bei der Wahl von Migrationszielen vernachlässigen und die Frage der Komplexität des Arbeitsmarkts nicht aufwerfen. Schliesslich ist zu zeigen, dass diese Modelle die Herkunftsgesellschaften in einer Perspektive betrachten, welche einerseits die Sesshaftigkeit a priori höher einstuft als die Migration und andererseits Individuen und Kleinfamilien gegenüber weiteren verwandtschaftlichen und klientelistischen Sozialgruppen privilegiert.

Je voudrais rappeler les deux grands modèles à partir desquels la migration a été pensée et montrer qu'ils sous-entendent un certain nombre de théories, explicites ou implicites, qui marquent fortement les analyses des mouvements migratoires.

Le premier contraste pôles attractifs et pôles répulsifs, «pull» et «push factors». Ces notions mises en place par des géographes américains dans les années 1960 ont été très rapidement adoptées en Europe. Les populations quittent un monde qui les rejette pour un autre qui les attire; la pauvreté les chasse et la prospérité les appelle. Le point de vue est économique et postule une rationalité des comportements de part et d'autre.¹ Il sous-entend aussi que l'information circule; ces postulats sont possibles pour le 20e siècle – quoiqu'il mériteraient aussi examen –, mais ils restent problématiques pour l'Europe ancienne. L'analyse consiste alors à identifier les zones qui attirent et celles qui chassent les hommes. Deux indicateurs sont particulièrement retenus: les différences de niveaux de salaires² et la relation entre la capacité des terroirs et la démographie.

À ce schéma d'ensemble, se superpose la vision braudélienne de la circulation des hommes et des biens qui assigne, selon les lieux, des vitesses de rotation différentes au capital: il circule de manière toujours plus rapide au fur et à mesure que l'on se rapproche de la ville.³ Celle-ci est l'élément moteur qui entraîne avec beaucoup de déperdition d'énergie des campagnes où tout circule plus lentement: l'argent, les marchandises et les idées. Dans ce schéma, la place et le rôle de la montagne sont définis d'avance: c'est la lenteur par excellence, l'immobilité. La montagne est le lieu originel, sorte de mère primitive, «fabrique d'hommes à usage d'autrui». Braudel décrit alors les zones montagneuses européennes comme des îles situées hors de la civilisation et de l'histoire. «La montagne ordinairement est un monde à l'écart des civilisations, création des villes et des bas pays. Son histoire, c'est de n'en point avoir, de rester en marge des grands courants civilisateurs qui cependant passent avec lenteur.»

Ces deux systèmes explicatifs, fortement marqués d'ailleurs par les problématiques de la modernité, ont certaines caractéristiques communes, outre qu'ils raisonnent en termes dichotomiques. J'en soulignerai six.

1) Ils atomisent le corps social et produisent des modèles fondés sur une économie dégagée des contextes politiques et des structures des relations sociales. Les migrants sont perçus comme des individus, au mieux comme des familles étroites. Le départ est pensé comme un choix individuel, même

s'il rejaillit sur la famille et le groupe d'origine. Ainsi, les migrants qui s'inscrivent dans d'autres configurations sociales, comme la parenté ou la clientèle – desquelles relève la plus grande partie des migrations des montagnes, par exemple –, sont alors soit occultés soit incompréhensibles.

De fait, l'examen des sociétés montagnardes et de leurs migrations montre combien l'absence d'interrogation sur la nature des liens sociaux dans lesquels les individus sont insérés cache une des grandes originalités des migrations alpines – même si ces traits se retrouvent aussi dans les migrations des plats pays.

Trois ensembles de liens enserrent l'individu: la famille étroite, la parenté et les liens de clientèle. Or, quelques puissantes familles se partagent le village et les hommes. La structure sociale de nombre de villages alpins, faite de parentés éclatées dans plusieurs villes d'Europe et de clientélisme est au fondement de la distribution du travail au village. Ce modèle n'est d'ailleurs pas spécifique aux montagnes et l'organisation hiérarchisée et surveillée de la main-d'œuvre qui travaille pour les familles des élites se retrouve autant chez les colporteurs que dans les villages proto-industriels du nord de la France ou chez les maçons ou parmi les «polder boys» de la Hollande.⁴ Une étude de ces structures sociales villageoises et de l'horizon géographique des élites apporterait une meilleure connaissance de la migration selon les groupes sociaux et de ses relations avec les diverses formes de travail auxquelles les hommes et les femmes des villages ont accès.

2) La vision braudélienne implique une conception de l'espace à la fois géographique et hiérarchisée, marquée par l'opposition ville/campagne et par trois grands cercles définis à partir de la ville qui se terminent dans les montagnes. Dans le cadre de cette dynamique de l'espace, l'accent est mis sur l'attraction de la ville, point central des constructions géométriques des espaces de la migration. À partir de là, des lois et des notions ont été créées dans lesquelles la distance devient facteur explicatif: les lois de Ravensburg qui distinguent métiers non qualifiés venant des régions proches et métiers qualifiés de régions lointaines; les trois cercles de Lucassen dessinés à partir de la Hollande: le premier, d'un diamètre de 200 à 300 km dans lequel se recrutent les migrants saisonniers, un autre d'environ 500 km qui drainent les métiers qualifiés et, au delà, viennent les travailleurs les moins payés ainsi que certains groupes spécifiques comme les juifs.⁵

Il n'est pas ici question de nier le rôle de l'espace ni le pouvoir d'attraction des villes mais de suggérer que ces «lois» n'en sont peut-être pas dans la

mesure où elles ne sont pas applicables à toutes les époques ni pour tous les sites. Les prendre comme des vérités de longue durée risque de les transformer en prison pour l'historien en ce qu'elles lui interdisent d'en comprendre l'historicité. Prenons la notion de bassin migratoire, par exemple, qui a été justement mise en évidence par des historiens travaillant sur le 18^e siècle.⁶ Si, à partir de cette époque, cette notion a toujours été validée par le matériel empirique, en revanche, pour les époques antérieures, elle mérite examen: le rôle des institutions et les formes des marchés du travail ne permettent pas partout l'émergence de ces bassins. De là, la nécessité d'historiciser les diverses constructions scientifiques de l'espace. Enfin, dans toutes ces approches, l'espace est celui du géographe et du géomètre plus que celui de l'historien. Il serait intéressant de comprendre pourquoi les modèles ont ainsi vidé l'espace de ses dynamiques politiques.

3) De fait, le rôle de l'État et des institutions dans le choix des lieux de la migration est occulté par ces modèles strictement économiques. Or, les réglementations influent directement sur les lieux d'installation des manufactures, par exemple, et, de là, sur les déplacements de main-d'œuvre. Deux exemples pour illustrer combien les mouvements des travailleurs sont sensibles aux particularités politiques et institutionnelles des villes et des territoires de l'Europe moderne. L'exemple des industries textiles peut être significatif. En Angleterre, comme en Hollande, on assiste à des va-et-vient des entreprises textiles des villes vers les campagnes pour échapper aux règlements des corporations et aux impôts mis sur les fabriques urbaines. Tant qu'Avignon est une ville papale, elle jouit de son statut et développe quantités de métiers qui, ailleurs en France, sont fortement réglementés comme ceux de la librairie. Dès qu'elle est rattachée à la France, la ville cesse de détourner à son profit les hommes du livre. Toute l'histoire des réseaux colporteurs se joue d'ailleurs autour de la diversité des institutions politiques et économiques qu'ils utilisent comme une ressource.⁷

Dessiner, à partir des régions de départ et dans le temps long, les différentes directions prises par les migrations, selon les sexes et les groupes sociaux villageois, montre combien la dichotomie entre un espace d'attraction et un pôle de répulsion est réductrice tant ces dessins montrent de diversité dans les directions et l'amplitude des mouvements.⁸

4) La structure du marché du travail est une autre question jamais posée dans sa complexité. L'image sous-jacente à ces modèles de migrations économiques est celle de l'économie libérale pure où offre et demande se ren-

contrent individuellement, dans la transparence. Même pour l'époque contemporaine, ce modèle est à questionner: il semble beaucoup plus idéologique qu'effectif. De fait, il y a une contradiction entre les présupposés rationnels qui accompagnent ces théories des pôles d'attraction et de répulsion et les analyses concrètes de l'emploi dans les villes.⁹ En effet, à l'époque moderne, pour de nombreuses professions, le marché est segmenté et partiellement contrôlé par des groupes sociaux spécifiques. Toutes les études de villes montrent le rôle dominant, dans certaines professions, de migrants à l'origine géographique précise. L'éventail est large qui inclut aussi bien des métiers qualifiés, des métiers liés aux services ou d'autres ne demandant que de la force de travail.¹⁰ Signalons juste la fantaisie des destinations de la migration à partir des mêmes villages et le rôle de la concurrence entre les migrants de diverses origines. On connaît le rôle des hommes de la région de Biella qui sont, avec ceux des Grisons et de Glaris, les cafetiers, confiseurs et pâtisseries des villes de l'Europe centrale et orientale.¹¹ À Turin, 12'000 des 63'000 immigrants saisonniers – la ville compte au début du 19e siècle environ 100'000 habitants – sont des maçons originaires des montagnes de Biella, du lac de Come et du Tessin;¹² en revanche, la Savoie envoie des domestiques et des hommes de peine dans le sillage des quelques marchands qui commercent à Turin¹³ alors que ses maçons détiennent le monopole de la construction à Genève.¹⁴ Pour les porteurs, Raffaello Ceschi a montré comment les Bergamasques ont évincé de Milan les montagnards du Val di Blenio et de la Leventina en 1679 en achetant pour 21'300 livres le monopole du portage dans la ville; un siècle plus tard, les exclus acquéraient celui de la vente des fruits. Exclus à Milan, les Tessinois conservaient toutefois le monopole du transport conquis à Gênes, Livourne, Pise et Mantoue.¹⁵

L'exemple du colportage – ou des chocolatiers du Val Blénio¹⁶ – montre bien le rôle de l'interdépendance entre les migrants et ceux qui ont réussi l'installation urbaine pour s'assurer progressivement un contrôle dans certaines professions. L'exemple de la mobilité des mineurs allemands en Europe à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne est très éclairant sur le fonctionnement d'une grande partie de ces marchés de la main-d'œuvre migrante au début de l'époque moderne: les mineurs ne sont pas recrutés directement en Saxe, mais à Genève, sur la place de foire, par l'intermédiaire des marchands allemands qui la fréquentent et qui agissent comme des sortes de bureaux de placement pour fournir les contingents

de travailleurs dont l'Europe a besoin.¹⁷ Nul doute que nombre de domestiques ou de porte-faix ont trouvé leur embauche selon des canaux très similaires.

5) Fille de la conception de l'espace entendu au sens géographique, la notion de biens limités («limited good») qui repose sur le rapport entre la répartition des richesses agricoles villageoises et le nombre des habitants, est au centre des analyses des régions de départ. L'accent est placé sur la distribution et la taille des propriétés ainsi que sur les systèmes de dévolution des biens qui sont considérés comme facteurs centraux de la répartition des terres. Ce contexte d'analyse identifie alors deux types de migrations: des migrations d'exclusion quand l'équilibre est rompu entre les hommes et les ressources du terroir et des migrations temporaires qui sont des pis-aller en attendant l'accès à la propriété villageoise – par exemple, en attendant la mort du père.¹⁸

Partant du principe que seule la terre crée la richesse des villages paysans, ces analyses oublient que les jeux du crédit sont aussi créateurs de richesses pour une partie de la population: ils apportent un surcroît d'argent ou un droit sur la force de travail des débiteurs – que les créanciers utilisent au village, en fabrique ou à l'extérieur. À travers la mobilité des hommes et de l'argent, les paysans qui vendent leur savoir-faire et leur force de travail ou qui prêtent à ceux qui en ont besoin, déplacent les frontières de leurs «terroirs» et enseignent que les ressources villageoises sont plus élastiques que le seul rapport entre l'écosystème et la densité de population le laisserait entendre. Renverser la chaîne de causalité surpopulation = migration pour proposer migration = «surpopulation» n'est pas seulement un effet de style. Cette perspective est une manière d'interroger le primat de la terre comme unique fondement de la richesse paysanne; de complexifier l'espace des ressources (en posant toujours comme question celle de l'enclavement des villages considérés) et de relativiser le rôle de l'écologie au profit de celui de l'inventivité des formes de vie sociale (des environnements ayant les mêmes caractéristiques offrent des modes d'exploitation extrêmement divers, partant, des sociétés humaines aux configurations sociales contrastées).

Soit l'exemple des villages alpins à fortes migrations de métiers. L'histoire du peuplement des hautes vallées alpines montre qu'elles se sont peuplées à partir du 12^e siècle quand l'Occident avait besoin de bois, de cuir, de laine et de viande. La haute montagne est ainsi entrée d'emblée dans les circuits

d'échange et d'emblée elle a été «surpeuplée» par rapport aux ressources naturelles. Les villages proches des cols sont au 14^e siècle plus peuplés que ceux qui commandent l'accès aux vallées et qui pourtant jouissent des terres les plus fertiles et les plus accessibles. Au 17^e siècle, la moyenne montagne est encore largement moins peuplée que les hautes vallées. Bien sûr, ces villages fondés sur la mobilité et l'exploitation commerciale sont extrêmement sensibles aux conjonctures extérieures: ce sont les crises économiques des pays de la migration qui créent la surpopulation et non pas la «surpopulation» qui crée la migration.

Cette analyse a deux corollaires. Le premier concerne les relations entre la proto-industrialisation et la migration. Le schéma classique envisage ce couple comme deux vases communicants: la migration est la réponse aux crises de l'activité industrielle et vice-versa. À partir de là, les historiens hiérarchisent les activités paysannes: d'abord l'exploitation agricole, puis le travail à domicile, la fabrique et enfin la migration qui est l'ultime recours. Ainsi située, la migration ne peut pas être un métier à l'égal du tissage ou du travail en manufacture, produisant des formes d'organisation tout aussi sophistiquées. Cette échelle de la distinction des occupations villageoises se reflète dans les études des villages qui ne s'attachent qu'aux activités de l'industrie à domicile sans prendre en compte la migration, sans chercher à voir les interdépendances entre les deux activités – mis à part le rôle de pis-aller dévolu à la migration – puisque les hiérarchies du travail posent la migration comme fuite et ne peuvent la concevoir comme pouvant parfois être un métier envié, recherché.

L'analyse des relations entre migration et proto-industrialisation dans le Briançonnais tout comme dans l'Engadine, le Tessin ou le Queyras montre que les migrations ne disparaissent pas avec l'essor de la proto-industrie et que les métiers de la migration sont de vrais métiers avec leur histoire et leurs dynamiques propres. De fait, leur importance est telle aux yeux de ceux qui les pratiquent qu'ils préfèrent, plutôt que d'y renoncer, embaucher des ouvriers voire même importer de la main-d'œuvre pour les travaux agricoles ou artisanaux ou pour faire face à la demande des chantiers comme, par exemple, à Briançon.¹⁹

La coexistence de la migration et de la proto-industrie renvoie alors, me semble-t-il, à l'élément qui les détermine toutes les deux: l'existence d'une élite puissante, insérée dans les marchés européens. Cette élite structure la population des villages, regroupant les habitants en clientèles derrière de

puissantes parentés. Elle agit d'abord comme entrepreneur de main-d'œuvre. C'est à ce titre, me semble-t-il, que les études sur les migrations, qui ne prennent pas en compte la structure des relations sociales dans les villages de départ, se privent d'un élément essentiel à la compréhension des marchés du travail urbain comme à celle des villages caractérisés par l'importance des mobilités.

Le second corollaire renvoie aux philosophies dont se réclament nombre de travaux sur les sociétés paysannes. Un premier courant a étendu à l'ensemble des paysanneries occidentales le modèle d'éthique que Chayanov a proposé pour les paysanneries russes. Chaque cellule familiale est pensée comme un ensemble à la fois consommateur et producteur, et le rapport entre les deux fonctions change avec le déroulement du cycle familial. Le but du paysan serait, dans ce contexte, d'essayer de maintenir en équilibre le rapport entre consommation et production et la migration devient un des moyens de parvenir à l'équilibre dans les périodes de forte poussée de consommation.²⁰ Ainsi, les paysans qui sont d'abord des consommateurs ne deviennent producteurs qu'en fonction de leurs besoins. En ce sens, la migration est un phénomène passif, une économie de l'absence. Elle ne peut être pensée comme une volonté délibérée d'accumuler des richesses: au paysan, les habits du capitalisme sont déniés.

Les courants de pensées libéraux ont emprunté d'autres chemins mais les conclusions sont similaires. Ils ont insisté sur le rôle économique et affectif de la propriété foncière pour expliquer l'attachement des hommes à leur pays natal. «Ils ne bougent que contraints et forcés; ils répugnent à s'expatrier en dépit des difficultés qu'ils éprouvent à trouver un établissement sur place.»²¹ L'accent mis sur la sédentarité et l'attachement au lopin de terre assigne alors aux migrations saisonnières un rôle de conservation de la situation antérieure. Ces analyses renvoient l'écho de l'utilisation des sociétés montagnardes par les administrateurs royaux qui ont forgé, dès le 17^e siècle, la fable politique du montagnard fidèle à sa famille, à sa terre et à son roi²² et celui, plus tardif, de la glorification des valeurs paysannes contre un monde ouvrier déraciné et revendicatif.²³

À la fois contre le modèle libéral et le modèle chayanovien des sociétés paysannes, l'analyse des migrations montagnardes – peut-être parce que derrière elles se profile la dette –, offre d'autres connotations: le travail au loin entraîne les migrants hors de l'autosubsistance et dans une économie du risque. Il dessine des carrières dont l'achèvement se marque par l'entrée

dans le monde des entrepreneurs du travail villageois. Il minimise le rôle de la terre dans les sociétés de montagne – ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que la terre n’y joue aucun rôle.

6) L’accent, toujours mis sur les solidarités entre migrants – accent qui plonge ses racines à la fois dans l’économie morale construite à partir des travaux de Chayanov et dans la vision romantique de la paysannerie reprise par les libéraux – devient problématique. Une fois encore, l’exemple des réseaux colporteurs et des migrations de métier permet de montrer, au contraire, que les liens qui unissent les migrants entre eux ne sont pas automatiquement des liens positifs (accueil, soutien, entraide) ou neutres (un chemin, une filière vers la ville) mais qu’ils peuvent être négatifs, être des liens de dépendance qui peuvent aller jusqu’à empêcher le migrant d’utiliser pour son bénéfice propre l’espace dans lequel il se trouve.

Si, vu de la ville, tous ces Savoyards, Haut-Dauphinois et autres montagnards quittent des pays pauvres, incapables de les nourrir, le sentiment et la liberté d’action du migrant, enserré dans des réseaux de crédit et de dépendance, obligé de travailler pour les riches habitants de son village sont tout autres; tout comme est différente la liberté des élites qui construisent leur fortune sur le travail de ces hommes, tout comme est autre encore celle de ceux qui n’ont plus ni terres ni travail à offrir à ces mêmes élites.

Inclure dans les recherches ces liens sociaux extra-familiaux et les espaces géographiques dans lesquels les migrants se meuvent transforme alors le statut de la mobilité dans les sociétés: elle devient, au même titre que la sédentarité, un élément intrinsèque de leur fonctionnement et non pas seulement un signe de déstabilisation même si, à l’égal de toute autre composante des sociétés, la mobilité est porteuse d’évolutions douces autant que de révolutions ou de déstructurations.

Pour conclure, j’aimerais suggérer que la norme sédentaire, qui est au fondement des modèles migratoires traditionnels, est un *topos* qui s’est formé dès le début des temps modernes dans des luttes de pouvoirs et de représentations complexes entre migrants et sédentaires. En comprendre la formation apprendrait aussi beaucoup aux historiens sur les tensions nées du mouvement des hommes.

Notes

- 1 Jan Lucassen expose ainsi son programme de recherches: “[...] I emphasise two underlying assumptions derived from analyses of contemporary labour migration in Western Europe. In the first place, we may postulate that the migrant worker anticipates advantages accruing from his travel; [...] this point of departure means that we should inquire into the economic structure of ‘push areas’, examine the kinds of work performed by migrant workers, assess their wages, and consider the time(s) of the year when they leave home. At the same time, and as importantly, I suppose that those who employed migrant workers did so because they believed it to be beneficial to their interests. This point of departure invokes the question why, if a supply of local manpower was available, migrant workers were preferred to local workers.
The pair of assumptions I have chosen to adopt as premises, that both workers and employers behave rationally in their choice of actions, motivated in large part by potential profits, mean that I have chosen to approach the subject of migratory labour from an economic point of view. The disadvantage of doing so is that social and psychological aspects of migrant workers’s lives, and therefore the full human complexity of their decision – making processes, are all too likely to receive inadequate illumination.” Jan Lucassen, *Migrant Labour in Europe 1600–1900. The Drift to the North Sea*, traduit par Donald A. Bloch, Beckenham 1987, pp. 5–6.
- 2 Jean-Pierre Poussou, «Les migrations internes et à moyenne distance en France à l’époque moderne et au XIXe siècle», in: *Migraciones internas, Ière conférence européenne de la commission internationale de démographie historique*, Saint Jacques de Compostelle, 22–25 septembre 1993, pp. 1–20, *Bordeaux et le Sud-Ouest au XVIIIe siècle: croissance économique et attraction urbaine*, Paris 1983 et «Les mouvements migratoires en France et à partir de la France de la fin du XVe siècle au début du XIXe siècle: approche pour une synthèse», in: *Annales de démographie historique*, 1970, pp. 11–78. Abel Poitrineau, *Remues d’hommes: Essai sur les migrations montagnardes en France aux 17e–18e siècles*, Paris 1983; Leslie P. Moch, *Moving Europeans: Migrations in Western Europe since 1650*, Bloomington, Indiana 1992.
- 3 Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe–XVIIIe siècle*, 3 vol, Paris 1979.
- 4 Liana Vardi, *The Land and the Loom, Peasants and Profit in Northern France 1680–1800*, Durham and London 1993, montre que les élites paysannes ont réussi à créer un réseau marchand international dans ces régions fortement proto-industrialisées et peu migrantes. Jan Lucassen, *op. cit.*, p. 90.
- 5 Jan Lucassen, «No Golden Age without Migration? The Case of the Dutch Republic in a Comparative Perspective», in: *Le Migrazioni in Europa*, *op. cit.*, pp. 775–797 (780).
- 6 Jean-Pierre Poussou, *Bordeaux et le Sud-Ouest au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, Jean-Claude Perrot, *Genèse d’une ville moderne Caen au XVIIIe siècle*, 2 vol. Paris 1975.
- 7 Laurence Fontaine, *Histoire du colportage en Europe XVe–XIXe siècle*, Paris 1993, chap 3.
- 8 Voir, par exemple, Raul Merzario, *Il capitalismo nelle montagne*, Bologna 1989.
- 9 Jan Lucassen, *op. cit.* donne de nombreuses analyses de ces marchés du travail segmentés et contrôlés.
- 10 Leslie P. Moch et Louise A. Tilly, «Joining the Urban World: Occupation, Family, and Migration in Three French Cities», in: *Comparative Studies in Society and History*, vol 27, 1985, pp. 33–56. I. W. Archer, «Responses to Alien Immigrants in London, c. 1400–1650», in: *Le Migrazioni in Europa*, *op. cit.*, pp. 755–774.
- 11 D. Kaiser, *Fast ein Volk von Zuckerbäckern? Bündner Konditoren, Cafetiers und Hoteliers in europäischen Landen bis zum Ersten Weltkrieg. Ein wirtschaftsgeschichtlicher Beitrag*, Zurich 1985, cité par Anne-Lise Head-König, «Hommes et femmes dans la migra-

- tion: la mobilité des Suisses dans leur pays et en Europe (1600–1900)», in: *Migraciones internas*, op. cit., pp. 205–225. André Schluchter, «Demografia e emigrazione nel Ticino in epoca moderna (secoli XVI–XIX) ...», in: *Col bastone e la bisaccia per le strade d'Europa. Migrazioni stagionali di mestiere dall'arco alpino nei secoli XVI–XVIII*, Bellinzona 1991, p. 35.
- 12 Giovanni Levi, «Carrières d'artisans et marché du travail à Turin (XVIIIe–XIXe siècles), in: *Annales ESC*, 1990, n° 6, pp. 1351–1364 (1357–1358).
- 13 Giovanni Levi, *Centro e periferia di uno stato assoluto. Tre saggi su Piemonte e Liguria in età moderna*, Turin 1985, pp. 53–54.
- 14 M. Dechavassine, «Les rapports entre le Valais et la vallée du Haut Giffre», *Revue Savoisiennne*, fasc 2, 1967, pp. 195–207.
- 15 Raffaele Ceschi, «Bleniesi milanesi. Note sull'emigrazione di mestieri dalla swizzera italiana», in: *Col bastone e la bisaccia*, op. cit., p. 49–72 (66–67). Carlo M. Belfanti, «E' venuto per esercitare il suo mestiere ...». Immigrati e mestieri a mantova e nel suo territorio tra Sei e Settecento», in: *Le Migrazioni in Europa*, op. cit., pp. 683–689.
- 16 Raffaele Ceschi, «Bleniesi milanesi ...», in: *Col bastone e la bisaccia*, op. cit., pp. 68–72.
- 17 Intervention de Jean-François Bergier, in: *Le Migrazioni in Europa*, op. cit., p. 625. Certes, ces mouvements de mineurs cessent quand la mine change de nature, en particulier, quand la mine devient majoritairement de charbon.
- 18 Giovanni Levi décrit ainsi la plupart des migrations de maçons: elles sont temporaires dans tous les sens du terme: ce sont des migrations d'attente: «pour eux, être maçon revenait à s'installer dans une salle d'attente», voir «Carrières d'artisans ...» art. cit., p. 1358.
- 19 Jon Mathieu, *Bauern und Bären. Eine Geschichte des Unterengadins von 1650 bis 1800*, Coire 1987, pp. 225–233. A. Schluchter, «Demografia e emigrazione nel Ticino in epoca moderna (secoli XVI–XIX)», in: *Col bastone e la bisaccia*, op. cit., pp. 21–48 (44). R. Ceschi, S. Bianconi, D. Baratti, G. Berla, S. Fiorini, *Migranti*, Archivio storico ticinese, Bellinzona 1992. Harriet G. Rosenberg, *A negotiated world. Three centuries of change in a French alpine community*, Toronto 1988.
- 20 A. V. Chayanov, *The Theory of Peasant Economy*, Homewood Illinois 1966 (1ère ed. en russe, 1925); Jan Lucassen, op. cit., p. 99; Giovanni Levi, *Centro e periferia ...*, op. cit., pp. 77–140; Franco Ramella, *Terra e telai. Sistemi di parentela e manifattura nel Biellese dell'ottocento*, Turin 1983, pp. 78 et 225–227. Pour une discussion critique du concept de «l'économie familiale», et une revue de l'historiographie, voir Ad Knotter, «Problems of the Family Economy: Peasant economy, domestic production and labor markets in pre-industrial Europe», in: *Economic and Social History in the Netherlands. Family Strategies and Changing Labour Relations*, NEHA, vol 6, 1994, pp. 19–59.
- 21 Jacques Dupâquier, «Macro-migrations en Europe (XVIe–XVIIIe siècles)», in: *Le Migrazioni in Europa*, op. cit., pp. 67–90 (85).
- 22 Laurence Fontaine, *Le Voyage et la mémoire, colporteurs de l'Oisans au XIXe siècle*, Lyon 1983, chap. 1.
- 23 Ronald Hubscher, «La France paysanne: Réalités et mythologies», in: *Histoire des Français XIXe–XXe siècles*, Y. Lequin (éd.), t. 2, *La société*, Paris 1983, pp. 9–151 (121–151).